

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.605 - QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - LUNDI 23 OCTOBRE 1916

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vendée, Gard
et Basses-Alpes..... 3 fr. 00 Mo 3 Mo 6 Mo 1 An
Autres départements et l'Algérie..... 3 fr. 15 Mo 6 Mo 12 Mo 24 Mo
Etranger (Union postale)..... 3 fr. 45 Mo 6 Mo 12 Mo 24 Mo

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

ANNONCES

annonces Anglaises, la ligne : 3 fr. Réclames : 2.75 - Faits divers : 0.50
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 1.00 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : à l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

Le Drame de Vienne

L'assassinat du comte Sturgh, président du Conseil autrichien, ajoute une page sanglante à la ténébreuse histoire politique du pays de François-Joseph. La victime du drame de Vienne paye de sa vie les fautes et les crimes de la politique autrichienne. Mais disons-le tout de suite : sa mort ne changera rien à la situation extérieure de la double monarchie.

Le comte Sturgh était par son titre et ses fonctions de président du Conseil autrichien le maître de la politique de l'Empire. Mais ce n'était qu'un chef nominal et de pure apparence. Sa figure pâle et inconsistante avait semblé s'effacer de plus en plus devant la figure brutale du président du Conseil hongrois, le comte Tisza.

On sait en effet que, dans la double monarchie, chacun des deux Etats associés a son gouvernement spécial, sous la seule réserve que les ministères des Affaires Etrangères et de la Défense Nationale sont communs à l'Autriche et à la Hongrie. Et l'on pourrait croire que, de ces deux gouvernements, c'est le ministère autrichien qui l'emporte sur le ministère hongrois. En fait, c'est le contraire qui se produit.

Depuis quelques années, et surtout depuis que la guerre a éclaté, les ministères autrichiens comptent moins que les ministères hongrois dans la direction générale des affaires de la double monarchie. Le comte Tisza a été, en juillet 1914, l'un des complices les plus actifs de l'Allemagne, l'un de ceux qui ont le plus fait pour jeter l'Autriche-Hongrie dans l'horrible conflagration dont Berlin avait décidé et préparé le déchaînement. Et depuis vingt-sept mois, c'est la personnalité qui s'est le plus soulevée en relief aux dépens de la personnalité du président du Conseil autrichien.

De plus en plus, le véritable chef de la politique austro-hongroise, c'était le comte Tisza et non le comte Sturgh. Les fréquents voyages de l'homme d'Etat de Budapest a fait depuis quelques mois pour aller conférer avec le chancelier d'Allemagne ou avec le kaiser en ont assez clairement témoigné.

Une dépêche de Rome donne comme probable que Fritz Adler, le meurtrier

L'Assassinat du Comte Sturgh

Paris, 22 Octobre.
Le correspondant du Petit Parisien à Zurich nous a donné les détails suivants sur l'assassinat du comte Sturgh :
M. Sturgh était assis, à midi, avec le baron d'Aehrenthal, frère du ministre des Affaires Etrangères décedé, à la table de la grande salle de l'hôtel Weiss und Schodan.

Trois tables de la salle de la grande salle, le fils du député socialiste Reichsrath, Victor Adler.
Soudainement, Fritz Adler se leva, fit trois pas vers Sturgh et lui tira trois coups de revolver.

Sturgh, atteint de deux coups à la tête, tomba foudroyé.
Le troisième coup blessa le baron d'Aehrenthal à la jambe. Malgré ses blessures, d'Aehrenthal se jeta sur l'assassin, engageant une brève lutte violente. L'instant lui extrêmement tragique. Des officiers allemands et autrichiens, très nombreux, qui étaient dans la salle, se précipitèrent sur Adler, les sabres levés.

L'assassin se fit place et, d'une voix ferme, il cria :
« Messieurs, je sais bien ce que j'ai fait ; je ne laisserai arrêter sans résistance, n'en doutez pas ».
« Pourquoi avez-vous tiré sur Sturgh ? »
« Je dirai aux juges, je m'appelle Fritz Adler. Je suis écrivain, j'habite Sonner Hofgasse ».

Après ces déclarations, il porta les mains à ses yeux.
Un médecin militaire arriva et constata la mort du comte Sturgh.
La nouvelle de l'attentat venait d'être répandue aux différents ministères et rapidement les plus hautes autorités venaient d'arriver.

Fritz Adler avait été secrétaire du parti socialiste autrichien. Il est riche, une des causes de sa fortune est interne de clinique pour malades nerveux.
Dans les milieux politiques, la tragédie cause une énorme consternation, on affirme qu'il n'aurait pu venir d'un fou et que rien ne changerait en Autriche.

Un récit autrichien du crime

Genève, 22 Octobre.
Voici, d'après les journaux de Vienne, un nouveau récit de l'attentat contre le comte Sturgh :
Le comte Sturgh était arrivé à l'hôtel Weiss et Schald le 21 octobre, entre 11 heures et 12 heures. Il était accompagné du gouverneur du Tyrol comme Toggenguburg arriva le matin et qui voulait repartir le même jour et du baron Franz von Aehrenthal, capitaine de vaisseau et frère de l'ancien ministre des Affaires Etrangères. A trois tables de distance avait pris place un homme qu'on n'avait encore jamais remarqué à l'hôtel où ne viennent presque que des habitués, il paraissait âgé de trente à quarante ans, était de grande taille, large d'épaules, avait une petite moustache blonde bouffante, des lunettes et de longs cheveux bien peignés. Il s'était installé de façon à avoir le comte Sturgh en face de lui.

Le président du Conseil avait à sa droite le comte Toggenguburg, le baron d'Aehrenthal

du comte Sturgh, « a traduit l'exaspération des classes supérieures autrichiennes devant la politique pratiquée par le comte Sturgh depuis le début de la guerre, politique qui n'était qu'une abdication complète devant l'influence hongroise ».

Ce Fritz Adler est, nous apprend-on d'autre part, le fils du député de Vienne que l'on considère comme le leader du parti socialiste démocrate autrichien, c'est-à-dire comme le chef de ces pseudo-socialistes du Reichstag qui ne valent pas mieux que leurs compères du Reichstag. A l'opposé de son père, ce fils révolté n'avait pas accepté, moralité, de se laisser entraîner dans le courant de servitude et de honte. Le détail, s'il était confirmé, préciserait la signification du geste d'hier.

Quoi qu'il en soit des mobiles qui ont pu armer le bras du meurtrier, une chose est certaine et c'est, nous le répétons, que la disparition du comte Sturgh ne provoquera pas un changement d'orientation dans la politique extérieure de l'Autriche-Hongrie.

Même si l'influence hongroise ne devait pas continuer à prédominer dans la double monarchie, il n'en resterait pas moins que cette double monarchie ne se trouverait pas soustraite pour cela à une influence supérieure à celle de Budapest comme à celle de Vienne : à l'influence de Berlin. L'Autriche-Hongrie n'est qu'un instrument entre les mains de l'Allemagne. Sous la contrainte de la poigne de fer allemande, elle devra aller bon gré mal gré jusqu'au bout de son destin, qui est de s'effondrer dans la boue et dans le sang.

Pour l'heure, ce n'est qu'un de ses dirigeants qui succombe. Un de ses dirigeants, c'est-à-dire un coupable. Mais le comte Sturgh n'était pas le seul coupable, ni même le plus coupable. Lors de l'heure de la justice sonnera, d'autres auront eux aussi à rendre leurs comptes.

Les annales de cette guerre qui a commencé par l'attentat de Serajevo n'enregistreront donc l'attentat de Vienne que comme un épisode.

Le sang versé appelle le sang versé, et il y a parfois une sorte de terrible logique dans le déroulement de certains événements de l'histoire. Cependant, le ministre vieillissant couronné qui préside depuis de si longues années à tant d'infortunes et à tant d'horreurs est toujours sur le trône : à quelle effroyable expiation est-il réservé ?

CAMILLE FERDY.

était assis en face du comte Sturgh, le dos tourné à l'étranger. Le président du Conseil avait durant son repas soutenu une conversation animée, il était en train de fumer un cigare en prenant son café lorsque l'étranger qu'on n'avait aucun motif d'observer et qui venait aussi d'achever son repas et de payer son addition, se leva soudain et s'avança vers la table du président du Conseil.

Le comte Sturgh et le comte Toggenguburg le virent approcher et crurent qu'il voulait rendre visite à des personnes assises à une table voisine. Mais lorsque le jeune homme fut arrivé près de la table du président du Conseil, il se mit à courir, la main dans sa poche, et avant que personne ait deviné ce qu'il faisait, il était parti vers la table du comte Sturgh et avait appliqué un bras sur la tête du président au moment même où celui-ci pensait que la visite lui était destinée. Il avait légèrement la tête de son côté avec une expression amicale.

C'est alors que trois détonations retentirent. Les coups dirigés contre la tête du président portèrent droit au but. Le comte Sturgh s'affala à terre, le sang jaillit de son visage et recouvrit ses vêtements.
On peut à peine se faire une idée de l'effroi qui régnait à ce moment dans la salle. Les deux compagnons de table du comte Sturgh étaient comme paralysés. Cependant le comte Toggenguburg se leva et brandissant sa chaise en guise d'arme contre le meurtrier, celui-ci eut à travers la salle vers la porte, suivi par le comte Toggenguburg et le baron d'Aehrenthal.

Lorsque le meurtrier eut atteint la porte, le premier somnambule Grumbach se précipita sur lui tandis qu'un officier tira son sabre. D'un bras vigoureux, le somnambule fit retomber la main du meurtrier toujours armée de sa chaise. Pendant la course, l'arme se déchargea une quatrième fois et la balle alla blesser légèrement le baron d'Aehrenthal à la cuisse droite. Le meurtrier fut maîtrisé, désarmé et arrêté aussitôt.

Fritz Adler

Genève, 22 Octobre.
Agé de trente-cinq ans, l'écrivain Fritz Adler est le fils du leader du parti socialiste démocrate autrichien. Tandis que son père, député de Vienne au Reichsrath, se montrait docile aux suggestions gouvernementales et tempérait son opposition, comme la majorité socialiste allemande que représente Scheidemann, Fritz Adler avait au contraire accentué la stance et avait suivi en Autriche la même ligne de conduite que Karl Liebknecht en Allemagne.

Dans un récent congrès de la social-démocratie autrichienne, il n'avait pas craint d'entrer en lutte avec son père en déposant une motion diamétralement contraire à celle que son père avait présentée. C'est un tournant dangereux de l'année.

Même au temps de la paix nous la sentions cette mélancolie automnale, cette tristesse des choses qui meurent, qui a fait chanter les poètes de tous les temps, nous la sentions, mais elle ne produisait pas en nous les mêmes effets.

La guerre en été, il semble que ce soit moins la guerre, le soleil, les fleurs, la douceur de l'air, la foule épanouie dans les rues, tout cela atténué la tristesse des événements. Mais quand le vent galope, que les volets battent aux façades des maisons, que la pluie ruisselle sur les trottoirs déserts, que les marchandes du soir jettent leur long cri mélancolique, la guerre apparaît sur notre âme comme une main sur une plaie.

L'été c'est l'espoir ; l'hiver ramène le doute. Nous savons si bien que la guerre ne finira pas en hiver que nous avons envie de dire aux mois qui viennent : « Hâtez-vous de passer, généraux ! » On a dit de tout temps : « Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

813^e JOUR DE GUERRE Communiqué officiel

Paris, 22 Octobre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

Au nord de la Somme, la nuit a été calme, à part quelques escarmouches de patrouilles, qui nous ont permis de faire des prisonniers.

On ne signale aucune action d'infanterie.

Au sud de la Somme, l'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives dans la région de Biaches et du bois Blaise.

Il se confirme que les pertes des Allemands, au cours des contre-attaques effectuées par eux hier dans ce secteur, ont été considérables, notamment devant le village de Biaches, qu'ils ont attaqué avec de puissants effectifs.

Dans la région de Chaulnes, l'ennemi a violemment attaqué nos nouvelles positions, au lever du jour, et a essayé de nous rejeter des bois enlevés hier par nous. Ses efforts sont restés infructueux et ne lui ont valu que des pertes élevées. Nos gains de la veille ont été intégralement maintenus.

Canonade intermittente sur le reste du front.

AVIATION

Sur le front de la Somme, nos aviateurs ont abattu, hier, trois avions allemands. Cinq autres ont dû atterrir avec des avaries.

Au cours de ces combats, l'adjutant Dorme a descendu son quinzième appareil ennemi à Barleux, et le maréchal des logis Flachaire son cinquième, qui s'est écrasé sur le sol dans la même région.

Au nord de Verdun, un ballon captif allemand, attaqué par un de nos pilotes, s'est abattu en flammes.

Dans la nuit du 21 au 22, six de nos avions ont bombardé la gare de Courcelles-sur-Nied, à l'est de Metz : cent quatre-vingts obus de 120, jetés sur les bâtiments et sur les voies ferrées, ont paru causer de graves importants.

Dans la même nuit, nos escadrilles ont lancé cinquante obus sur les gares de Saint-Quentin et de Tergnier, seize obus sur des bivouacs de la région d'Etain, cent vingt-huit obus de gros calibre sur les gares de Ham, Athies et sur les hangars d'aviation de la région de Peronne.

Dans la journée d'hier, un avion allemand a été abattu dans nos lignes par le tir de nos canons spéciaux.

ARMÉE D'ORIENT

Les mauvais temps a gêné les opérations sur la plus grande partie du front. Nous avons néanmoins réalisé quelques progrès sur la rive droite du Vardar.

Les Serbes ont fait une trentaine de prisonniers dans la région de la Cerna.

Communiqué officiel anglais

L'état-major britannique fait le communiqué officiel suivant :

Londres, 22 Octobre, 10 h. 40.

Hier, une attaque très réussie nous a permis de nous emparer de la totalité des nos objectifs.

Jusqu'ici, plus de huit cents prisonniers ont été dénombrés. Il en arrive constamment de nouveaux. Nos pertes paraissent légères.

Il ne s'est produit aucune contre-attaque ennemie au cours de la nuit.

PROPOS DE GUERRE

La Crise de l'Automne

Les quelques jours de froid prématuré dont vient de nous gratifier le mistral, nous a soudainement révélés l'automne, l'automne planté comme une hache dans le cœur de l'été et qui fait couler sur les bois une rouille de sang, ainsi que disent les poètes.

Une tristesse qui sommeille en nous s'est réveillée. Nous sentons davantage la guerre, et pourquoi nous le dissimulons ? notre courage nous abandonne un peu.

Simple phénomène physiologique, mais auquel nul de nous ne saurait échapper pour peu qu'il possède quelque sensibilité.

Il faut nous défier de cette mélancolie de l'automne, qui crée chez nous un état de moindre résistance morale qui n'épargne même pas les plus forts. Il faut nous défendre et il faut résister. C'est un tournant dangereux de l'année.

Même au temps de la paix nous la sentions cette mélancolie automnale, cette tristesse des choses qui meurent, qui a fait chanter les poètes de tous les temps, nous la sentions, mais elle ne produisait pas en nous les mêmes effets.

La guerre en été, il semble que ce soit moins la guerre, le soleil, les fleurs, la douceur de l'air, la foule épanouie dans les rues, tout cela atténué la tristesse des événements. Mais quand le vent galope, que les volets battent aux façades des maisons, que la pluie ruisselle sur les trottoirs déserts, que les marchandes du soir jettent leur long cri mélancolique, la guerre apparaît sur notre âme comme une main sur une plaie.

L'été c'est l'espoir ; l'hiver ramène le doute. Nous savons si bien que la guerre ne finira pas en hiver que nous avons envie de dire aux mois qui viennent : « Hâtez-vous de passer, généraux ! » On a dit de tout temps : « Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

hiver ». Le terme de « campagne d'hiver » est même synonyme d'inertie. La volonté des Alliés semble vouloir réprimer ces locutions ancestrales, mais leur signification demeure. L'hiver qui vient c'est autant de jours doubles à vivre, et en hiver, on sent davantage ses misères.

Défilons-nous du mauvais conseil de l'automne. Ne respirons pas l'odeur de pessimisme qui monte des feuilles mortes.

ANDRÉ NEGUIS

Un Discours du Kaiser censuré... en Allemagne
Berne, 22 Octobre.
D'après le Tagliche Rundschau, plusieurs discours sensationnels auraient été interdits par la censure allemande pendant ces dernières semaines. Parmi ces discours, ce journal cite ceux qui ont été récemment prononcés par l'empereur Guillaume, par M. Ballin, par le général Hindenburg et par le roi de Bavière.

IL Y A UN AN
Samedi 23 Octobre
Les troupes françaises franchissent le Vardar et rejoignent les Bulgares à Rabravo, à 14 kilomètres de Stroumitza.
Les Russes, dans la région de Dwinsk, infligent de lourdes pertes à l'ennemi.
Brillant succès des Italiens dans la vallée du Ledro.
Sur le front de Macédoine, les premiers contingents français et anglais partent de Salonique pour secourir l'armée serbe.
Le gouvernement italien déclare que l'état de guerre existe entre l'Italie et la Bulgarie.

LA GUERRE

Les Attaques allemandes sur la Somme se brisent sous nos feux

L'AVANCE BRITANNIQUE SUR L'ANCRE

Paris, 22 Octobre.
Des grands blessés revenant d'Allemagne par la Suisse sont arrivés ce matin à Paris. Au nom de la capitale, ils ont été salués, à la descente du train, par M. Froment-Meurice, vice-président du Conseil municipal. Une collation avait été préparée à leur intention dans un réfectoire décoré de fleurs, de plantes et de drapeaux aux couleurs des alliés. Après quoi ils se sont séparés après avoir chanté la Marseillaise.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 22 Octobre.

Pourvu que la Roumanie puisse tenir une dizaine de jours encore ! écrivais-je avant-hier. La question demeure angoissante.
Falkenhayn, qu'une dépêche dit être blessé, attaque violemment la frontière Nord par plusieurs cols à la fois. Sur trois points au moins, les forces ennemies ont réalisé une avance qui, sans être alarmante, donne à la situation un caractère d'indéterminable gravité.

En même temps qu'ils attaquent sur la frontière Nord, les ennemis ont repris au Sud, dans la Dobrouja, sous le commandement de Mackensen, une offensive acharnée. Après avoir fait plier une aile roumaine, ils ont imprimé le même mouvement de recul à l'aile opposée, de telle sorte que le centre de nos alliés restant suspendu à un fil, se trouve en retraite à son tour.

Il ne servirait à rien d'exagérer le péril, autrement dangereux de la nier.
Il y a de quoi frémir quand on lit, comme ce matin, dans des dépêches de Rome que, pour défendre Trieste que les Italiens menacent de plus en plus, les Allemands sont décidés à faire les sacrifices, même celui d'abandonner leur offensive contre la Roumanie. De telles erreurs d'optique ou d'appréciation, après plus de deux années de guerre, sont incompréhensibles.

L'Allemagne ne lâche le morceau qu'elle a entre les mâchoires que si on cogne dessus. C'est bien moins l'offensive anglo-française sur la Somme qui lui a fait lâcher prise à Verdun, que l'effroyable tape qu'elle a reçue de ce côté. En tous cas, elle vient de donner aux Alliés une leçon qu'il serait criminel de taire ou stupide de ne pas remarquer.

Alors quelle dispose d'effectifs moins nombreux que les puissances de l'Entente, elle a néanmoins constitué deux armées mobiles pour les lancer contre la Roumanie et elle a pris l'initiative des opérations alors qu'elle n'avait donné la configuration des frontières roumaines l'initiative comporte un avantage inappréciable.

Si je suis de ceux qui n'ont jamais désespéré, dont la confiance n'a jamais fléchi, même aux heures les plus sombres, je suis aussi de ceux, trop rares malheureusement, qui estiment nécessaire de reconnaître nos erreurs afin de ne pas les recommencer démesurément. Il vaut mieux prévenir que guérir, en guerre surtout.

Sur le front de Picardie, la journée d'hier fut une journée de bataille violente qui se réssuma en un succès remarquable pour les armées franco-anglaises. L'ennemi, de plus en plus inquiet de nos progrès incessants, qui nous amènent dans des positions de dernière ligne, après lesquelles ne sont que des organisations récentes et moins solides, l'ennemi, dis-je, a continué à réagir avec une extrême violence. Il a lancé toute une série d'attaques impétueuses sur plusieurs points à la fois.

Sauf au nord du petit bois Blaise, situé entre le village de Biaches et la côte 97, où il a réussi à pénétrer dans quelques éléments avancés de nos tranchées, ses assauts ont été brisés par nos feux qui fauchaient les vagues assaillantes.

Les pertes allemandes ont été très dures. Tandis que nous repoussons ses attaques, nous enlevons une grande partie du bois au nord de Chaulnes et les Anglais avancent leur front face à la vallée de l'Ancre, de telle manière qu'ils peuvent, maintenant, prendre de flanc les positions ennemies au nord de la rivière.

MARIUS RICHARD.

L'état des généraux Marchand et Sainte-Claire-Deville

Paris, 22 Octobre.
Le général Sainte-Claire-Deville ayant été assez gravement blessé, ainsi que le général Marchand, qui ne le fut que légèrement, un de nos confrères a pu voir, hier, Mme Marchand.

« Il est exact, a-t-elle dit, que le général vient d'être blessé légèrement et que son officier d'ordonnance, qui se trouvait à ses côtés, a été tué sur le coup ; mais la blessure de mon mari est des plus légères, et le général, après avoir été pansé, a repris immédiatement son commandement ». D'autre part, au domicile du général

Sainte-Claire-Deville, une personne de son entourage a déclaré :
« C'est dans la journée de vendredi que le général, qui se trouvait sur la Somme, a été blessé à l'épaule par un éclat d'obus. Il a été transporté aussitôt à l'hôpital d'Amiens, où Mme Sainte-Claire-Deville est partie ce matin au chevet de son mari ».
« Les dernières nouvelles que nous avons reçues sont pleinement rassurantes et nous croyons pouvoir affirmer que l'état du général n'inspire aucune inquiétude ».

L'Autriche appelle la Classe 19

Zurich, 22 Octobre.

Les journaux de Vienne publient une ordonnance qui prescrit la révision de la classe 1916 à partir du 3 novembre ; le Zeit fonde au texte de cette ordonnance un long commentaire qui a été entièrement supprimé par la censure.

La Bataille de la Somme

Le kaiser sur le front

Paris, 22 Octobre.

Une dépêche officielle de Berlin rend compte en ces termes d'une visite de l'empereur sur le front de la Somme :
Guillaume II est arrivé sur le front de la Somme le jeudi 19 octobre. Il a fait une longue visite aux hôpitaux de campagne où sont soignés les blessés des combats de septembre et d'octobre.

Il a remis des décorations aux grands blessés ; accompagné de l'archiduc Rupprecht de Bavière et du général von Below, s'est rendu ensuite sur le front de combat au nord de la Somme ; il a salué en cours de route les troupes qui, peu après-midi, à la suite d'un bombardement copieux, elles et des détachements de régiments de toutes les provinces allemandes qui se trouvaient encore engagés.

L'empereur a salué plus particulièrement les officiers et les hommes qui s'étaient distingués dans les derniers combats ; il a transmis aux troupes le salut des camarades du front oriental et il leur a exprimé toute sa reconnaissance et celle du peuple allemand pour l'œuvre gigantesque qu'elles ont accomplie sur la Somme, œuvre qui sera pour les générations futures un exemple éclatant de la volonté de victoire des Allemands.

La lutte sur le front anglais

Londres, 22 Octobre.

Le correspondant de l'agence Reuters sur le front britannique occidental télégraphie :
Avec le ciel sans nuages et le froid bise de ces deux derniers jours, le front s'est venu sec et permet une reprise de l'activité militaire. Les troupes britanniques ont en outre fait aujourd'hui un peu d'après-midi, à la suite d'un bombardement copieux, elles ont attaqué sur un front d'environ 6.000 yards allant du nord de la ferme Monque, dans la direction du Scars.

L'infanterie britannique s'est avancée avec les officiers et les hommes qui s'étaient distingués dans les derniers combats ; il a transmis aux troupes le salut des camarades du front oriental et il leur a exprimé toute sa reconnaissance et celle du peuple allemand pour l'œuvre gigantesque qu'elles ont accomplie sur la Somme, œuvre qui sera pour les générations futures un exemple éclatant de la volonté de victoire des Allemands.

Les Anglais occupent une tranchée que les Allemands apparemment avaient déjà trouvée intenable et s'emparèrent de diverses positions avantageuses, avec des pertes que l'on dit très faibles, ce qui est toujours le meilleur des succès.

Environ 200 prisonniers ont été, jusqu'à présent, ramené à l'arrière. Le général von Schwaben a été la scène d'opérations qui ont coûté assez cher aux Allemands. Ces derniers, qui paraissent attachés à cette redoute une grande importance, ont fait toute la nuit une contre-attaque. Mais les Anglais se sont servis de grenades à main et ont résisté avec une telle vigueur, que les Allemands ont été repoussés, avec une perte d'un grand nombre de morts et blessés, sans avoir à aucun moment réussi à atteindre le parapet de la redoute.

Ce matin, à première heure, les Allemands revenant à la charge, ont exécuté une nouvelle attaque plus vigoureuse et plus résolue et ont pris pied un instant dans la redoute, mais les Anglais ont lutté avec une telle énergie que les Allemands n'ont pas tardé à être mis en déroute, laissant entre eux 80 prisonniers dont un officier.

Nos succès gênent l'action allemande dans les Balkans

Genève, 22 Octobre.

Le critique militaire du Bund constate que les Français ont pris Sully-Salins avec une rapidité étonnante, étant donné la force de ce village et des positions adjacentes. Il développe vers l'est, car, ajoute-t-il : On ne voit pas jusqu'ici le moindre symptôme de relâchement dans l'offensive franco-anglaise.

« La prise de Sully facilitera grandement aux Anglais leur avance vers Le Transloy, de même que la prise des positions entre Biaches et la Maisonnette permet une avance ultérieure, dans le secteur Barleux-Fresnes-Ablaincourt-Le Pressoir ».

Parlant du front balkanique, le critique dit que la recherche d'une décision dans cette contrée ne se comprend de la part des empires centraux, qu'autant qu'ils ne seront pas victimes de la rupture de l'usure de leurs forces vives sur les autres théâtres, et que la question économique ne se posera pas à eux d'une façon décisive.

Les plaintes d'un soldat allemand

Paris, 22 Octobre.

Extraît d'une lettre d'un artilleur allemand sur la Somme écrite le 23 septembre 1916 :
Nous sommes depuis huit semaines sur la Somme dans la plus effroyable mélasse. Nous sommes en position entre Comblès et Morval. Nous avons à défendre depuis huit

